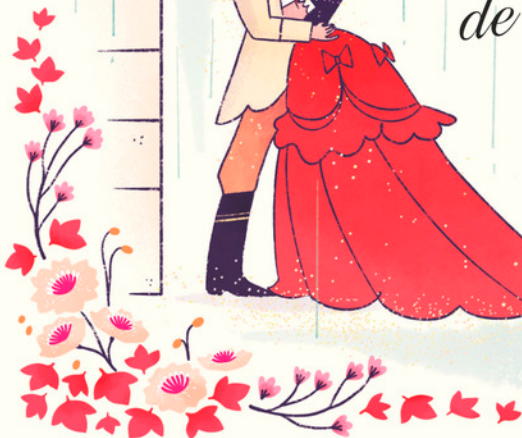


Regency

Mary Balogh



*Sans promesse
de mariage*



Mary Balogh

Après avoir passé toute son enfance au pays de Galles, elle a émigré au Canada, où elle vit actuellement. Professeure, elle publie son premier livre en 1985, aussitôt couronné par le prix Romantic Times. Spécialiste des romances historiques Régence, elle figure toujours sur les listes des best-sellers du *New York Times* et a reçu de nombreuses récompenses.

Sans promesse de mariage

DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

Une partie de campagne

Le petit défaut de lady

Rotherham

La lady au parapluie noir

La dernière valse

Le double pari

L'ange blond et l'ange noir

Miss Catastrophe

L'épouse de lord Carew

La fulgurante ascension

de Miss Downes

Quand Arabella s'entête

La magie de Noël

Le Noël de toutes les promesses

Un bijou si précieux

La perle cachée

Stratagème amoureux

La maîtresse cachée

Le bel été de Lauren

Une nuit pour s'aimer

Duel d'espions

Le banni

Passion secrète

La saga des Westcott

1 – *Celui qui m'aimera*

2 – *Celui qui m'embrassa*

3 – *Celui qui m'épousera*

4 – *Celui qui me désirera*

5 – *La valse de Noël*

6 – *Celui qui me respectera*

7 – *Celui qui me charmera*

8 – *Celui qui me chérira*

La saga des Bedwyn

1 – *Un mariage en blanc*

2 – *Rêve éveillé*

3 – *Fausse fiançailles*

4 – *L'amour ou la guerre*

5 – *L'inconnu de la forêt*

6 – *Le mystérieux duc
de Bewcastle*

Le club des survivants

1 – *Une demande en mariage*

2 – *Un mariage surprise*

3 – *L'échappée belle*

4 – *Rien qu'un enchantement*

5 – *Rien qu'une promesse*

6 – *Rien qu'un baiser*

7 – *Rien que l'amour*

Ces demoiselles de Bath

1 – *Inoubliable Francesca*

2 – *Inoubliable amour*

3 – *Un instant de pure magie*

4 – *Au mépris des convenances*

La famille Huxtable

1 – *Le temps du mariage
(numérique)*

2 – *Le temps de la séduction
(numérique)*

3 – *Le temps de l'amour
(numérique)*

4 – *Le temps du désir
(numérique)*

5 – *Le temps du secret
(numérique)*

MARY
BALOGH

Sans promesse
de mariage

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Lionel Évrard*





Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
THE NOTORIOUS RAKE

Éditeur original
By arrangement with Maria Carvainis Agency, Inc.
First published in the United States by Signet,
an imprint of Dutton Signet,
a division of Penguin Books USA Inc., New York

© Mary Balogh, 1992

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2024

Qu'est-ce que la « Régence anglaise » ?

La Régence est une période de l'histoire anglaise très prisée des auteurs de romances historiques. Sauf que, pour la plupart d'entre nous, la Régence anglaise est une notion très vague. La Régence, au sens strict, ne dure que de 1811 à 1820. Elle correspond à la fin du règne de George III, atteint de folie. Pendant ces quelques années, la Régence est assurée par son fils, le prince régent, le futur George IV. Parfois, le terme de « Régence anglaise » désigne une période plus étendue, de 1795 à 1837, jusqu'au règne de la reine Victoria.

Personnalité excentrique, George IV est réputé pour ses débauches, ses dépenses extravagantes, son mode de vie dépravé. Intelligent, cultivé, il est doté d'un goût très sûr. Architecture, arts décoratifs, mode, il favorise l'émergence de ce qu'on appellera le « style Regency ». Tandis que l'aristocratie, à son image, se distingue par son faste et ses outrances en tout genre, les arts et les lettres rayonnent, de Jane Austen à Mary Shelley en passant par les poètes John Keats et Lord Byron. Toutefois, les idées nouvelles issues de la Révolution française commencent à se diffuser. On s'interroge sur la place des femmes,

l'esclavage, les fondations de la monarchie et la condition ouvrière.

À sa façon, la Régence arrime solidement la société britannique à la modernité industrielle du XIX^e siècle.

1

C'était l'orage qui était à blâmer. Sans lui, aucun des problèmes qui devaient ensuite accabler Mary ne se serait produit. Sans lui, jamais elle n'aurait pris pour amant lord Edmond Waite.

Mais l'orage s'était bien déchaîné pendant deux heures avec une grande violence, encerclant Londres plutôt que de traverser la ville avant de s'éloigner. D'où les problèmes qui avaient suivi.

À cause de sa peur de l'orage, Mary avait dû passer la nuit avec lord Waite.

Pourtant, dans l'enfance, elle n'avait pas été sujette à de telles frayeurs. Alors que sa sœur aînée se réfugiait dans les bras de leur nurse au moindre éclair zébrant le ciel, elle courait quant à elle s'aplatir le nez contre une vitre pour ne rien rater du spectacle. Quand on finissait par l'éloigner des fenêtres, elle guettait avidement l'approche de l'orage en comptant les secondes séparant le flash de lumière du fracas du tonnerre.

Il ne lui était jamais venu à l'idée de redouter de tels phénomènes météorologiques, jusqu'à ce qu'elle ait à camper dans la boue, en compagnie de son mari et de sa division, lors de la guerre de la Péninsule

en Espagne. En tombant sur la tente voisine de la leur, la foudre avait tué quatre soldats. Elle avait crié sans pouvoir s'arrêter dans les bras de Lawrence, ne recouvrant un semblant de calme que lorsque des voix avaient retenti à l'extérieur, annonçant le drame qui s'était produit non loin d'eux et qui les avait miraculeusement épargnés.

Depuis lors, les orages la plongeaient dans une terreur paralysante. Et Lawrence, tué au combat sept ans plus tôt, n'était plus là pour la reconforter.

Le soir de l'orage, Mary Gregg – lady Mornington – avait accepté l'invitation de son amie Pénélope Hubbard à se joindre à un groupe pour une soirée musicale à Vauxhall Gardens. L'organisatrice, nouvelle épouse d'un des amis de M. Hubbard, s'était retrouvée au dernier moment avec un groupe impair de sept invités. Il manquait une lady, que Pénélope s'était engagée à trouver.

Mary ne pouvait louper cette occasion, avait assuré son amie. À force de rester à l'écart pour cause de vague à l'âme persistant, elle risquait fort de se transformer en ermite... Crainte aussi ridicule qu'infondée, selon Mary, qui tenait chez elle un salon littéraire hebdomadaire et ne refusait jamais une invitation promettant d'intéressantes conversations.

Mais il est vrai qu'elle était plutôt abattue, ces derniers temps. Après une séparation de quatorze années, Marcus était retombé amoureux de son épouse – à supposer qu'il ait jamais cessé de l'aimer. Ce n'était pas une surprise pour Mary. Marcus n'avait pas fait mystère de ses sentiments, tout comme elle ne lui avait jamais caché qu'elle avait aimé Lawrence et que sa disparition la faisait toujours souffrir.

Cela ne les avait en rien empêchés d'être des amis proches pendant six ans. Contrairement à ce

que prétendait la rumeur publique, ils n'avaient jamais été amants. Mais désormais, l'amitié même leur était interdite, parce qu'elle était une femme, qu'il était un homme, et qu'il souhaitait une réconciliation avec son épouse. Mary supportait mal le vide créé dans son existence par cet éloignement. Elle n'avait réalisé à quel point leur relation avait compté pour elle qu'en devant y renoncer.

Il fallait l'admettre : plus que morose, elle était déprimée. Aussi avait-elle accepté l'invitation de Pénélope, quand bien même une soirée à Vauxhall Gardens n'était pas pour l'enchanter. Apprendre que plus est que lord Edmond Waite serait présent n'avait rien arrangé. Elle ne pouvait comprendre ce qui avait poussé Mme Rutherford à inviter cet homme.

Fils cadet du duc de Brookfield, lord Edmond Waite incarnait tout ce que Mary méprisait. Joueur, buveur et libertin, il avait la réputation de briser le cœur de ses conquêtes en les abandonnant. Elle ne le connaissait pas, bien sûr, et savait que rumeurs et commérages ne constituent pas des sources fiables d'information. Elle n'en pensait pas moins qu'il y avait nécessairement un peu de vrai dans tout ce qu'on racontait. Et jamais elle n'avait entendu personne dire quoi que ce soit de positif le concernant. Il se murmurait qu'après avoir été fiancé avec lady Dorothea Page, qui lui était destinée depuis l'enfance, il avait rompu pour poursuivre lady Felicity Wren de ses assiduités, puis celle-ci l'avait à son tour quitté afin d'épouser Thomas Russell. Lord Edmond n'était donc pas tenu en haute estime par les membres de la bonne société. Sa fortune et son rang lui permettaient encore d'être reçu, mais certaines portes lui étaient d'ores et déjà fermées.

Mary n'appréciait pas la perspective de devoir passer une soirée en compagnie d'un tel personnage,

mais quel choix lui restait-il, à part celui de faire une scène et de rentrer chez elle ? Les bonnes manières le lui interdisaient. Il lui fallait se résigner et rechercher la compagnie des autres membres du groupe.

— Je pense qu'il va pleuvoir, fit-elle remarquer à M. Collins, juste avant la fin du concert.

L'atmosphère semblait lourde et d'un calme inquiétant.

— Je pense que vous pourriez avoir raison, concéda-t-il en observant le ciel obscurci, traversé d'une guirlande de lampions accrochée aux arbres. Reste à espérer que le temps se maintiendra jusqu'à notre retour.

— Oui, approuva-t-elle d'une voix sourde.

Rachel devrait dormir cette nuit dans sa chambre avec elle. Ce serait un réconfort d'avoir sa femme de chambre à proximité, même s'il ne pouvait se comparer à celui que procurent les bras d'un homme. Marcus était toujours venu lui tenir compagnie à l'approche d'un orage, ne la laissant que lorsque celui-ci était passé.

Difficilement, Mary reporta son attention sur la musique de M. Haendel.

Il était manifeste qu'un orage se préparait, même si personne ne s'en souciait. Au contraire, chacun semblait apprécier la tranquillité et la douceur inhabituelles de la soirée. Mary ignorait si elle devait se sentir impatiente de retrouver la relative sécurité de son foyer, ou soulagée de se trouver au milieu d'une petite foule. En Espagne, le fait d'être entourée de nombreux soldats n'avait pas empêché la catastrophe.

Pénélope et son mari se levèrent quand le concert prit fin, et proposèrent une promenade dans les jardins éclairés par des lanternes.

— La soirée est tellement agréable ! s'extasia son amie.

— L'orage approche, la prévint Mary d'une voix morne.

— Vous croyez ? s'étonna Pénélope en levant à son tour les yeux vers le ciel.

— Tant mieux ! se réjouit M. Hubbard. Cela permettra de purifier l'atmosphère. Il fait insupportablement lourd depuis deux jours.

— Il faudrait juste que la pluie patiente une heure ou deux, conclut M. Collins.

Sur ce, il se dressa à son tour sur ses jambes et offrit son bras à Mme Rutherford, sa voisine.

Tous quatre s'éloignèrent tranquillement. Mary jeta un coup d'œil aux trois autres membres de leur groupe, qui discutaient avec animation. Mme Wetherald riait trop fort. Sans l'avoir souhaité, Mary croisa le regard de lord Edmond, qui se leva et lui tendit la main :

— Madame ? Une petite promenade vous siérait-elle ?

Certainement pas ! Pas avec lui, en tout cas. Mais pouvait-elle refuser sans paraître d'une impardonnable impolitesse ? Non, hélas.

— Merci, répondit-elle en prenant sa main.

Il l'aïda à se redresser. Elle en profita pour l'observer. On ne pouvait lui nier une certaine beauté, sans doute. Grand et peut-être un peu trop mince, il avait un corps athlétique pour un homme d'une trentaine d'années. Sa chevelure noire était épaisse. Un nez aquilin dominait son visage étroit, que complétaient une bouche plutôt fine et des yeux d'un étonnant bleu pâle. Nombre de femmes devaient le trouver attirant, mais ce n'était pas le cas de Mary.

Elle accepta le bras qu'il lui proposait et ils se mirent à marcher le long de l'allée.

— Vous avez aimé ce concert, dit-il.

Cela ressemblait davantage à un constat qu'à une question.

— En effet, reconnut-elle.

— Vous appréciez donc Haendel ? Je préfère Bach, quant à moi.

— Ah oui ? fit-elle distraitement. Chacun d'eux a ses mérites, j'imagine.

Le silence retomba. Ce début n'était pas prometteur. Un tel échange n'avait rien de profond, et ni l'un ni l'autre ne semblait souhaiter le pousser plus loin.

— Vous organisez toujours chez vous ces réunions littéraires ? s'enquit-il enfin. Brough assiste à la plupart d'entre elles, n'est-ce pas ? Selon lui, on peut fréquenter dans votre salon les meilleurs talents.

— C'est très aimable de sa part. Oui, j'organise une rencontre quasiment chaque semaine, et M. Brough est un habitué.

— On y croise des poètes, des écrivains ?

— Également des artistes et des politiciens, ou des gens qui apprécient simplement une conversation intelligente.

— Je vois, dit-il.

Et, de nouveau, un silence gêné s'établit entre eux.

Mary n'en revenait pas d'être tombée si bas. Voilà qu'il lui fallait se résoudre à arpenter les allées de Vauxhall Gardens en compagnie de lord Edmond Waite... Elle aurait aimé rejoindre Pénélope et ses amis, mais ils devaient avoir emprunté un autre chemin.

— Il va faire de l'orage, dit-elle.

La ramure bruissait sous les assauts d'une brise intermittente. Pourtant, au niveau du sol, l'air stagnait et demeurait étouffant.

— Probablement, répondit-il. Ce ne sera pas une mauvaise chose. Ça rafraîchira l'atmosphère.

— Oui.

Plutôt que d'avoir à subir cette conversation inepte, Mary aurait préféré retrouver la sécurité illusoire d'une compagnie nombreuse, ou mieux encore rentrer chez elle. Il lui tardait de pouvoir se réfugier dans son lit, Rachel dormant dans un lit de camp non loin. Mais peut-être se trompait-elle en redoutant l'orage. Peut-être se contenterait-il de pleuvoir.

— Ce pourrait n'être qu'une averse, reprit-elle.

Lord Waite jeta un coup d'œil au ciel.

— J'en doute, dit-il. Je crois que nous aurons un beau feu d'artifice cette nuit. Mais pas tout de suite.

Mary était-elle la seule à s'inquiéter d'un prochain orage ? Sans doute pas. Ils croisaient de moins en moins de monde dans les allées. Était-ce parce qu'ils s'éloignaient des zones fréquentées, ou les gens se montraient-ils prudents en quittant les lieux avant le déluge ?

— Peut-être vaut-il mieux rebrousser chemin, suggéra-t-elle. Ce ne serait pas agréable d'être surpris par la pluie.

Il lui sourit et demanda :

— Auriez-vous peur de l'orage, lady Mornington ? Ou est-ce moi qui vous rends nerveuse ? Soyez rassurée. Je n'ai pas pour habitude d'abuser des jeunes ladies contre leur gré.

Mary serra les dents, décidée à ne pas s'abaisser à lui répondre. Comment osait-il ? Lord Waite se révélait plus vulgaire encore qu'elle ne s'y était attendue.

— Rebroussons chemin, ajouta-t-il, si c'est ce que vous souhaitez.

L'allée était soudain déserte. Il n'y avait plus personne, ni derrière ni devant eux. Le bruissement des arbres se faisait plus insistant. Naturellement, il leur fallait rentrer. Un violent orage allait se déchaîner.

— Je suis ravie de marcher un peu, assura-t-elle.

Elle n'avait pas peur d'un individu tel que lui, et pour rien au monde elle n'aurait voulu qu'il se l'imagine.

Il rit doucement.

— Vous avez néanmoins raison, je le crains, dit-il. L'orage est plus proche qu'on ne pouvait le deviner. C'est à cause de ces satanées guirlandes de lampions. Elles empêchent d'estimer valablement le temps qu'il fait. Je pense que nous ferions mieux de faire demi-tour. Qui plus est, nous n'avons manifestement pas grand-chose à nous dire, n'est-ce pas ?

Mary pivota sur ses talons en réprimant un soupir de soulagement. À peine l'eut-elle fait qu'une grosse goutte s'écrasa sur son nez, puis une autre sur une de ses paupières.

— Damnation ! marmonna lord Waite. Les cieux vont s'ouvrir, nous allons être trempés...

— Il va nous falloir courir, constata-t-elle.

Deux gouttes tombèrent sur ses épaules, suivies bientôt de tant d'autres qu'il fut inutile de les compter. Les sautes de vent provoquaient de lugubres gémissements dans les branches.

— Pas le temps de retourner à l'amphithéâtre, estima lord Waite. Suivez-moi.

Lâchant son bras, il prit fermement sa main et l'entraîna dans une contre-allée sinuant entre les arbres. Déjà, le vent les fouettait et des rideaux de pluie s'abattaient sur eux. Ils parvinrent enfin en vue

d'un des abris dispersés à travers le parc, dans lequel il l'attira.

— La barbe ! s'exclama lord Waite en secouant ses cheveux trempés et en brossant inutilement son manteau du plat de la main. Nous voilà coincés ici pour une heure, voire plus. J'espère que nous trouverons un sujet de conversation qui nous intéresse tous les deux...

Mary se frotta les bras. Elle avait soudain très froid.

— Je pense au moins avoir eu raison sur une chose, dit-elle. Nous serons quittes pour une bonne pluie. Il n'y aura pas d'orage.

— Je n'y compterais pas trop, si j'étais vous.

Il poussa la table contre le mur du fond, où ils seraient davantage protégés de la pluie. L'abri n'était fermé que sur trois côtés. Heureusement, ce n'était pas le flanc ouvert qui était exposé aux intempéries, si bien qu'ils se trouvaient quasiment à l'abri.

Comme pour donner raison à lord Waite, un premier éclair déchira le ciel. Mary s'assit lentement sur le banc solidaire de la table en bois, les mains croisées dans son giron. Le tonnerre se fit entendre longtemps après. Peut-être ne se trouvaient-ils qu'en périphérie de l'orage, et celui-ci finirait-il par s'éloigner ?

— À présent, dit-il en s'asseyant près d'elle, de quoi allons-nous parler ? On m'a dit que vous avez suivi votre défunt mari, colonel de cavalerie, dans la péninsule Ibérique. Racontez-moi. À quoi la vie ressemblait-elle, là-bas ? À moins que le chagrin ne vous empêche d'en parler.

— C'était il y a longtemps, répondit-elle. Le chagrin s'est atténué.

— Vous étiez attaché à lui ?

— Je l'aimais.

— Ah, dit-il d'un air entendu. L'amour...

Il y eut un autre éclair, plus impressionnant et lumineux que le précédent. De lourds rideaux de pluie tombaient derrière l'abri. Le vent hululait autour d'eux.

— Les pluies d'automne étaient ce qu'il y avait de pire, expliqua-t-elle. Mais les fortes chaleurs d'été ne valaient guère mieux. Quand il faisait chaud et sec, nous aspirions à ce qu'il pleuve, et quand il pleuvait, nous souhaitions que la chaleur et le soleil reviennent.

Le fracas du tonnerre se fit entendre plus fortement et plus longuement.

Il acquiesça.

— J'ai entendu dire que les conditions étaient très pénibles, que des hommes mouraient de chaleur ou s'effondraient face la première dans la boue. Il me semble étonnant que le colonel lord Mornington ait entraîné une femme dans cet enfer.

— C'est moi qui ai insisté pour le suivre, et je suis heureuse de l'avoir fait. Les deux années que nous avons passées ensemble là-bas ont été nos seuls moments de vie commune. Je m'en voudrais de ne pas les avoir connues.

— L'amour, en effet.

— L'amour, oui ! insista-t-elle tranquillement. Gardez vos sarcasmes. Un tel sentiment, un tel engagement existent, milord. Et je plains les pauvres gens qui choisissent de ne pas y croire.

— Ah, je crois déceler une pique à mon égard... Ferais-je selon vous partie de ces « pauvres gens », lady Mornington ?

— Oui. Je suis prête à parier que vous n'avez jamais connu l'amour.

Un petit rire lui échappa, avant qu'il enchaîne :

— Et donc, après le décès de votre colonel, vous êtes allée chercher du réconfort dans les bras de Clifton...

Son ami Marcus, comte de Clifton. Le ton employé par lord Edmond suffisait à faire de leur relation une affaire sordide. Alors qu'elle n'avait été rien de tel, même si Mary était restée pendant six années l'amie proche d'un homme marié. Mais pour rien au monde elle ne se serait justifiée devant cet homme.

— Ceci est mon affaire, milord.

En l'entendant ricaner, elle s'en voulut du choix de ses mots. Lord Edmond Waite avait l'esprit mal tourné.

Soudain, de manière tout à fait inattendue, l'orage sembla fondre sur eux. Ils virent des gerbes de lumière zébrer le ciel au-dessus des arbres, et peu après le tonnerre fracassa le silence.

— On disait pourtant qu'il n'y aurait pas de feux d'artifice à Vauxhall ce soir..., commenta lord Edmond d'un air détaché.

Les mains crispées dans son giron, Mary s'exhorta au calme... et échoua lamentablement. L'éclair suivant la fit se précipiter contre l'épaule de son voisin dans une horrible plainte, trop terrifiée qu'elle était pour formuler la moindre parole.

— Qu'avez-vous ? s'enquit-il en riant et en passant un bras autour de ses épaules. Ce n'était donc pas moi qui vous effrayais... Vous avez vraiment peur des orages ! C'est une bonne chose que vous ne soyez pas mère, lady Mornington. Qui réconforterait qui ?

Le tonnerre faisait trembler les parois de leur abri. Agrippée à son épaule, Mary enfouit la tête contre son torse, incapable de refréner ses plaintes hystériques.

— Voyons..., tenta-t-il de la raisonner, soudain grave. Il n'y a pas de quoi vous mettre dans cet état...

Ce fut à peine si elle s'aperçut qu'il passait un bras sous ses genoux avant de l'attirer contre lui. Il ouvrit son manteau et en referma les pans sur elle aussi étroitement qu'il le put.

— Seigneur..., dit-il tout bas. Vous êtes littéralement terrifiée, n'est-ce pas ?

— Serrez-moi ! supplia-t-elle d'une voix tremblante, tandis que les éléments se déchaînaient autour d'eux. Serrez-moi contre vous !

— C'est déjà fait...

Il lui répondait d'une voix calme, dénuée de sarcasme à présent. Ses bras solides l'enserraient. Il avait posé la joue au sommet de son crâne.

— Je ne vous lâcherai pas, Mary..., assura-t-il. C'est bien votre prénom, n'est-ce pas ?

Elle avait l'impression de ne pouvoir suffisamment se rapprocher de lui. Elle aurait voulu se tapir sous ses habits, ramper contre son corps. Ils étaient tellement exposés dans cet abri ouvert, sous les arbres, et l'orage se trouvait sur eux.

— Tenez-moi ! implora-t-elle d'une voix blanche, le visage niché au creux de son cou. Oh, Seigneur ! Par pitié, tenez-moi !

Les ongles plantés dans son poignet, elle résista à sa main qui tentait de lui faire redresser la tête. L'instant d'après, lui sembla-t-il, ce fut contre son visage que le sien se retrouva caché. Sa bouche chaude explorait la sienne.

— Il ne vous arrivera rien, murmura-t-il contre ses lèvres. Je vous protégerai, Mary.

Elle resta lovée contre lui, accrochée à lui au cours des minutes suivantes, tandis qu'alternativement il l'embrassait et lui murmurait des paroles

de réconfort. Mary aurait pu y croire, si seulement elle avait pu se sentir plus près de lui encore. Elle se sentait vulnérable, le dos ainsi exposé, en dépit de ses bras qui la serraient fort. Elle puisait pourtant dans cette intimité une forme de consolation. À l'invite de sa langue, elle entrouvrit les lèvres et le laissa caresser la sienne, explorer sa bouche.

— Je vous protégerai, répéta-t-il lorsqu'il lui fit, finalement, poser la joue contre son épaule.

Sa main chaude et ferme demeura plaquée sur sa tête. N'était-ce qu'une impression ? Il semblait à Mary que les éléments s'apaisaient. La pluie tombait moins dru, même si elle leur interdisait encore de s'aventurer à l'extérieur.

La raison lui revenait progressivement. Elle était consciente de se trouver sur les genoux de lord Edmond Waite, la tête contre son épaule, où l'une de ses mains l'y retenait en jouant distraitement avec ses boucles courtes. Il avait enroulé son autre bras de manière protectrice autour d'elle. Elle était tout aussi consciente qu'il l'avait embrassée et que sa langue était venue visiter sa bouche. Lawrence n'avait jamais rien fait de tel. Mais peut-être ne fallait-il rien attendre d'autre d'un libertin. Fermant les yeux, Mary se détendit. L'orage serait bientôt passé.

— Êtes-vous depuis toujours ainsi ? s'enquit-il.

— Quatre hommes du régiment de mon mari ont été tués par la foudre, une nuit, dans la tente voisine de la nôtre.

Elle dut déglutir longuement avant de pouvoir conclure :

— Il flottait dans l'air cette puanteur de chair brûlée... Je n'ai jamais pu l'oublier.

— Ah, dit-il doucement. Vous avez donc toutes les raisons du monde de vous effrayer ainsi. C'est presque fini.

— Oui.

Pourtant, elle ne bougea pas d'un pouce. Elle se sentait bien, là où elle était.

— Merci, ajouta-t-elle tout bas.

Il eut un petit rire amusé et assura :

— Les remerciements sont inutiles. Il existe certaines compensations à offrir du réconfort à une lady terrorisée...

Un commentaire aussi trivial et peu galant aurait dû la rendre furieuse. Mais si elle s'était fâchée, il lui aurait fallu se redresser et renoncer à son refuge si confortable. Mieux valait ne pas réagir.

Soudain, il fut manifeste que l'orage revenait sur eux, avec plus de force encore.

— Oh, non..., gémit-elle.

De nouveau, Mary enfouit le visage au creux de son cou. Elle sentit sa main lui caresser la tête et l'épaule.

— Ça va passer, promit-il tout bas.

Un coup de tonnerre retentissant ébranla le monde autour d'eux, juste après qu'un éclair eut illuminé le ciel.

— Pitié ! glapit-elle. Oh, pitié ! Aidez-moi...

Ensuite, tout devint incohérent. Elle eut à peine conscience qu'il retirait son manteau et le drapait autour de ses épaules. Elle eut un peu plus chaud, surtout dans le dos, mais la terreur n'en subsistait pas moins. Elle s'attendait à tout moment à subir la souffrance procurée par la foudre qui s'abattrait entre ses omoplates. Sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, elle escalada lord Waite de plus belle, comme pour se fondre en lui.

Alors il se leva en la soulevant dans ses bras, et pivota pour tourner le dos à l'ouverture de l'abri. Elle sentit qu'il l'allongeait sur la table, et ce contact lui fut d'un grand secours. Elle tendit les bras pour le supplier de revenir plaquer son corps contre le sien, tandis qu'il troussait sa robe jusqu'à ses hanches et déboutonnait ses propres vêtements.

Ensuite, Mary sentit de nouveau son poids rassurant sur elle, la fermeté du plateau de la table dans son dos, et elle se retrouva à l'abri de sa propre terreur. Sa bouche, instinctivement, chercha celle de lord Waite et s'ouvrit à lui. Déjà, il se pressait entre ses cuisses et pénétrait en elle. Sa dureté, sa chaleur au plus profond d'elle-même achevèrent presque de la convaincre qu'elle ne risquait plus rien, désormais.

Le flash d'un éclair, accompagné d'un puissant coup de tonnerre, parut fendre la nuit et fit trembler la terre. Lord Waite se mouvait au-dessus d'elle aussi bien qu'en elle, longs glissements profonds qui la clouaient à la table, l'empêchant presque de respirer. Mary ne cessait de se répéter que tout irait bien, qu'il la protégeait en s'unissant ainsi à elle. Elle se surprit néanmoins à gémir de nouveau de terreur.

— Ça va aller, Mary..., assura-t-il, les lèvres pressées contre les siennes. L'orage va s'éloigner.

— Oui..., approuva-t-elle, le souffle court.

Oui, tout irait bien. Une tension grandissait au creux de son ventre. Des muscles intimes, qu'elle ignorait posséder, se contractèrent autour de ce pieu de chair qui la fouaillait, avec une régularité apaisante. Ils finiraient tous deux par ne plus faire qu'un, lui semblait-il, et ils ne risqueraient alors plus rien.

— Oui, plus vite ! l'implora-t-elle.

Comme galvanisé par cette supplique, il redoubla d'efforts, la plaquant rudement contre le plateau de

bois. En proie à un puissant orgasme qui l'emportait loin de l'orage, elle s'abandonna totalement, tandis qu'il se ruait une dernière fois en elle, d'un puissant coup de reins.

Mary sentit le corps de lord Waite s'abattre sur le sien, inerte et comme foudroyé, tandis que l'orage s'éloignait.

Elle reprit ses esprits quand il se redressa, la libérant du poids de son corps. Son manteau était étalé sous elle, et sa fine robe de soirée retroussée jusqu'à ses hanches ne la protégeait pas de la fraîcheur de la nuit. Elle la rabattit tandis qu'il lui tournait le dos, rajustant ses propres vêtements en observant la nuit.

— Va-t-il revenir ? s'enquit-elle.

— Je n'en sais pas plus que vous, répondit-il d'un ton désinvolte. Je ne me suis pas montré particulièrement doué pour prédire les événements de la soirée...

En s'asseyant au bord de la table, Mary se demanda à quel moment l'embarras et l'horreur – réactions normales qu'elle aurait dû éprouver – allaient la rattraper. Pour le moment, elle ne ressentait que de la gratitude envers lord Edmond Waite pour avoir pris possession de son corps...

— Cela a duré combien de temps ? demanda-t-elle. Une heure ?

— À peu près, j'imagine. Je me demande combien d'autres personnes ont ignoré les signes annonciateurs et se sont retrouvées comme nous coincées dans les jardins.

— Difficile à dire, constata-t-elle.

Il se mit à rire.

— C'est nettement plus excitant qu'un feu d'artifice, n'est-ce pas ?

Le voilà qui de nouveau faisait étalage d'une vulgarité sans complexe. Elle aurait préféré qu'il se taise. Elle ne tenait pas vraiment à ce qu'on lui rappelle avec qui elle avait trouvé refuge dans cet abri, ni ce qu'elle l'avait autorisé à faire.

— Voilà qu'il revient ! s'exclama-t-elle quelques instants plus tard d'une voix tremblante. Cela ne semble pas possible...

— Ça l'est, pourtant.

Il demeura face à la nuit, jusqu'à ce que l'orage se déchaîne à nouveau au-dessus d'eux. Alors il vint enjamber le banc, la fit descendre de la table pour l'attirer contre lui et la protégea de son corps, le dos tourné vers l'ouverture de l'abri.

Sauf que cette fois, elle n'était plus aussi folle de terreur. Elle se sentait davantage agréablement fatiguée. Elle ressentait dans son corps ces sourds tiraillements qui résultent d'une activité sexuelle intense et satisfaisante. Tout cela ne se présentait pas consciemment à son esprit et appartenait plus au domaine des sensations. La main posée sur sa tête, lord Waite maintenait son visage contre son épaule. Fermant les yeux, Mary se laissa sombrer dans une torpeur proche du sommeil.

L'orage se maintint longuement au-dessus de leur abri, mais quand il se décida à s'éloigner, ce fut cette fois pour de bon. Sous peu, les averses cessèrent aussi.

— Les chemins risquent d'être boueux, constata-t-il en observant les souliers légers qu'elle portait, mais au moins nous voilà libérés de notre prison. J'espère que ma voiture m'attend toujours.

Il l'entraîna le long du chemin étroit et sinueux menant à l'allée principale. Ils s'y engagèrent tous deux côte à côte, sans se toucher. Mary avait besoin

de ses mains pour garder le manteau de lord Waite en place sur ses épaules. Il avait insisté pour qu'elle le conserve, même s'il devait être gelé dans sa chemise trempée.

Sa voiture l'attendait effectivement, stationnée entre deux autres. Manifestement, ils n'avaient pas été les seuls à être surpris par le mauvais temps. Après l'avoir aidée à grimper dans l'habitacle, il la rejoignit et s'assit à côté d'elle.

2

La voiture avait conservé la chaleur de la soirée et ne l'avait pas perdue pendant l'orage. Lord Edmond Waite prit place avec reconnaissance sur la banquette, près de Mary. Il faisait trop froid pour rester longtemps dehors dans une chemise mouillée.

Tournant la tête, il lui jeta un coup d'œil. Engoncée comme elle l'était dans le manteau qu'il lui avait prêté, elle paraissait plus menue qu'elle ne l'était en réalité. L'incongruité de cette situation le frappa alors. Lady Mornington, entre toutes les femmes... Non seulement elle était assise dans sa voiture, seule avec lui, enveloppée de son manteau, mais il l'avait enlacée et elle lui avait rendu baiser pour baiser. Mieux encore : ils avaient fait l'amour sur la table d'un abri de Vauxhall Gardens ouvert à tous les vents...

Lady Mornington !

Il dut se retenir pour ne pas se mettre à rire. Une femme indépendante et fière, pleine de dignité. Non pas qu'elle ait eu quelque raison de se sentir supérieure à lui : il était de notoriété publique qu'elle avait été la maîtresse de Clifton pendant des années. Celui-ci ne l'avait laissée tomber que récemment.

À moins que la rupture n'ait été de son fait à elle ? Pour être honnête, il n'en savait rien.

Qui plus est, c'était une personne intelligente et cultivée, qui aimait s'entourer d'artistes et d'orateurs brillants. Les soirées littéraires qu'elle donnait dans son salon étaient réputées. Lady Mornington avait tout d'un bas-bleu – un type de femmes qu'il méprisait. Il préférait les femmes ayant plus de charmes féminins et un peu moins de cervelle. Celles qu'il pouvait mettre dans son lit.

Il avait par conséquent toujours considéré lady Mornington avec une certaine aversion, mais il devait admettre qu'il ne la connaissait pas vraiment et n'avait eu jusque-là aucun désir de faire plus ample connaissance avec elle. Physiquement, elle n'était pas son type. Plus mince et petite que ses habituelles maîtresses, elle n'avait pas ces rondeurs que ses yeux aimaient parcourir et ses mains caresser. Elle n'était même pas jolie. Ses cheveux sombres étaient courts et bouclés, alors qu'il se faisait un plaisir de plonger les mains dans d'abondantes chevelures répandues sur d'opulentes poitrines. Elle avait de beaux yeux gris, il devait l'admettre. Mais une vive intelligence, un intérêt pour le monde les faisaient briller. Il préférait quant à lui les regards aux paupières lourdes des femmes s'abandonnant sans réserve à la passion. Pour couronner le tout, elle avait au moins trente ans.

Il n'avait pas été ravi de découvrir que lady Mornington compterait au nombre des invités de Mme Rutherford. La présence des Hubbard ne lui avait pas davantage plu, pour être honnête. En fait, il ne s'était pas attendu à devoir côtoyer des membres de la haute société. Il demeurerait sujet à l'opprobre pour avoir rompu avec le glaçon ambulant qu'était

à ses yeux Dorothea. Bien qu'ils n'aient jamais été officiellement engagés l'un envers l'autre, leurs fiançailles avaient été depuis toujours chose attendue dans ces cercles-là.

Quant à lui, il n'avait pas fini de digérer la désertion de Felicity Wren, magnifique blonde qu'il avait désirée des années durant. Il avait failli la croire sienne plus tôt cette année-là, même si elle l'avait taquiné en feignant une préférence pour son fidèle toutou, Tom Russell.

Elle ne serait jamais sa maîtresse, comme il aurait dû l'admettre plus tôt. Mais il avait été à ce point amouraché qu'il n'avait pas voulu renoncer. Il avait préféré abandonner Dorothea et poursuivre Felicity de ses assiduités. Ils avaient même prévu de s'enfuir ensemble.

Mais plutôt que de le rejoindre au lieu de rendez-vous convenu, elle avait envoyé Tom Russell pour lui annoncer qu'elle avait choisi d'épouser celui-ci. L'heureux élu l'avait considéré avec tout le mépris de l'homme qui ne se livre jamais à aucun excès, lui offrant de le retrouver au champ d'honneur s'il n'était pas satisfait.

Edmond avait décliné. Il était retourné à Londres panser ses plaies, affronter le dédain de la haute société, et boire plus que de raison. Il désirait aussi trouver une nouvelle maîtresse, quelqu'un pour l'aider à oublier Felicity.

— Avez-vous suffisamment chaud ? s'enquit-il en jetant un coup d'œil à lady Mornington.

— Oui, je vous remercie. Voulez-vous récupérer votre manteau ?

— Non, gardez-le.

Il s'était toujours demandé ce que Clifton trouvait à lady Mornington, étant donné qu'il pouvait avoir

n'importe quelle femme. Il avait pourtant choisi cette veuve peu séduisante et ennuyeuse, et ils étaient restés ensemble environ six ans.

Il avait sa réponse, à présent. Derrière cette façade austère et sage, lady Mornington cachait une nature volcanique et une sexualité exigeante qui l'avaient pris totalement par surprise. Il avait même failli se ridiculiser en perdant le contrôle de lui-même, en dépit de l'inconfort de leur étreinte sur cette table exposée à tous les vents.

Naturellement, il ne devait pas perdre de vue que l'orage l'avait rendue folle de peur. Edmond n'avait jamais vu personne à ce point terrorisé. Peut-être le comportement qu'elle avait eu avec lui était-il atypique. Peut-être ses performances habituelles au lit étaient-elles aussi ternes que ce à quoi il s'était attendu. En lui jetant un nouveau coup d'œil, il songea non sans un certain malaise aux ordres qu'il avait donnés à son cocher.

— Est-ce de nouveau le tonnerre qu'on entend ? s'inquiéta-t-elle.

Elle tendait l'oreille. Les jointures de ses doigts avaient blanchi sur le bord du manteau.

— L'orage est à présent très loin, assura Edmond. Je ne pense pas qu'il pourrait revenir. Même si je ne me suis pas montré très doué pour prédire sa force.

Elle reporta son attention sur lui et le dévisagea un instant, avant de détourner les yeux. Que voyait-elle quand elle le regardait ? Partageait-elle son étonnement de se trouver en pareille compagnie ? Il avait encore du mal à croire à la réalité de ce qui se passait entre eux. Le diable lui en était témoin : il l'avait invitée à une promenade dans les allées du parc uniquement parce qu'elle était restée seule, après le

concert. Il lui avait semblé discourtois de tourner les talons en la laissant derrière lui.

Il n'aimait pas plus cette femme qu'elle ne l'aimait, cela ne faisait aucun doute. Ils n'avaient absolument rien en commun. Ils n'étaient même pas parvenus à entretenir une conversation anodine durant leur promenade. Ils n'avaient rien à se dire.

La voiture ralentit, avant de s'arrêter tout à fait. Le cocher vint ouvrir la portière et déplia le marchepied.

— Où sommes-nous ? s'enquit lady Mornington.

Edmond sauta sur le trottoir et se retourna pour lui tendre la main.

— Chez moi, répondit-il.

Il disait vrai, à strictement parler. Même si cette maison n'était pas celle où il habitait. C'était ici qu'il logeait les maîtresses qu'il gardait quelque temps, et où il abritait ses amours passagères. Le quartier était l'un des plus respectables de Londres et le personnel, au-dessus de tout reproche, était bien payé pour tenir sa langue.

Il se tenait prêt à regagner l'habitable si jamais elle protestait. Mais, après un moment d'hésitation, elle accepta sa main et descendit en observant la façade avec curiosité. Il dut bénir un très lointain éclair qui la fit tressaillir et l'empêcha de s'attarder.

Il lui fit gravir le perron et passer la porte, qu'un domestique venait d'ouvrir à leur intention. Dans le vestibule, il la débarrassa du manteau qu'il lui avait prêté et le tendit au valet, avant de demander :

— Souhaitez-vous quelque rafraîchissement ?

Après avoir observé les lieux, elle reporta son attention sur lui et le dévisagea longuement.

— Du thé, s'il vous plaît, répondit-elle enfin.

Edmond donna ses ordres, puis il offrit son bras à lady Mornington pour l'entraîner à l'étage, délaissant

la très formelle étape du passage par le salon. Il avait commis cette erreur avec Felicity et n'était jamais parvenu à la faire aller plus loin.

— Vous souhaiterez sans doute vous rafraîchir...

Il l'avait conduite dans la chambre, qu'il lui fit traverser pour la mener à un dressing où une femme pouvait trouver tout ce dont elle avait besoin.

— Votre thé vous sera servi ici, précisa-t-il. Rejoignez-moi quand vous en aurez terminé.

— Je vous remercie.

Après avoir pénétré dans le dressing-room, elle le laissa refermer la porte derrière elle.

À peine l'eut-il fait qu'Edmond laissa fuser un soupir de soulagement. Elle ne pouvait qu'avoir compris où il voulait en venir. Une imbécile l'aurait deviné, et lady Mornington était tout sauf une imbécile. Pourtant, elle ne lui avait opposé aucune résistance.

Était-elle encore sous le choc de la peur panique causée par l'orage ? Avait-elle besoin de la présence d'un homme pour l'aider à passer cette nuit ? Ou simplement était-elle en manque de la présence de Clifton, comme lui-même l'était de celle de Felicity ? Peut-être s'imaginait-elle qu'elle lui devait quelque gratitude pour ce qu'il avait fait pour elle à Vauxhall. À moins qu'elle n'ait ressenti un frisson coquin à frayer avec un débauché notoire tel que lui.

Edmond retira ses bottes et se débarrassa de sa chemise trempée. Après avoir hésité un instant, il garda son pantalon.

Quant à lui, pour quelle raison l'avait-il emmenée ici ? Lady Mornington semblait aussi déplacée dans cette maison qu'un ange aurait pu l'être en enfer. La comparaison le fit sourire et étudier les lieux d'un œil neuf. Toutes les tentures et tous les tissus